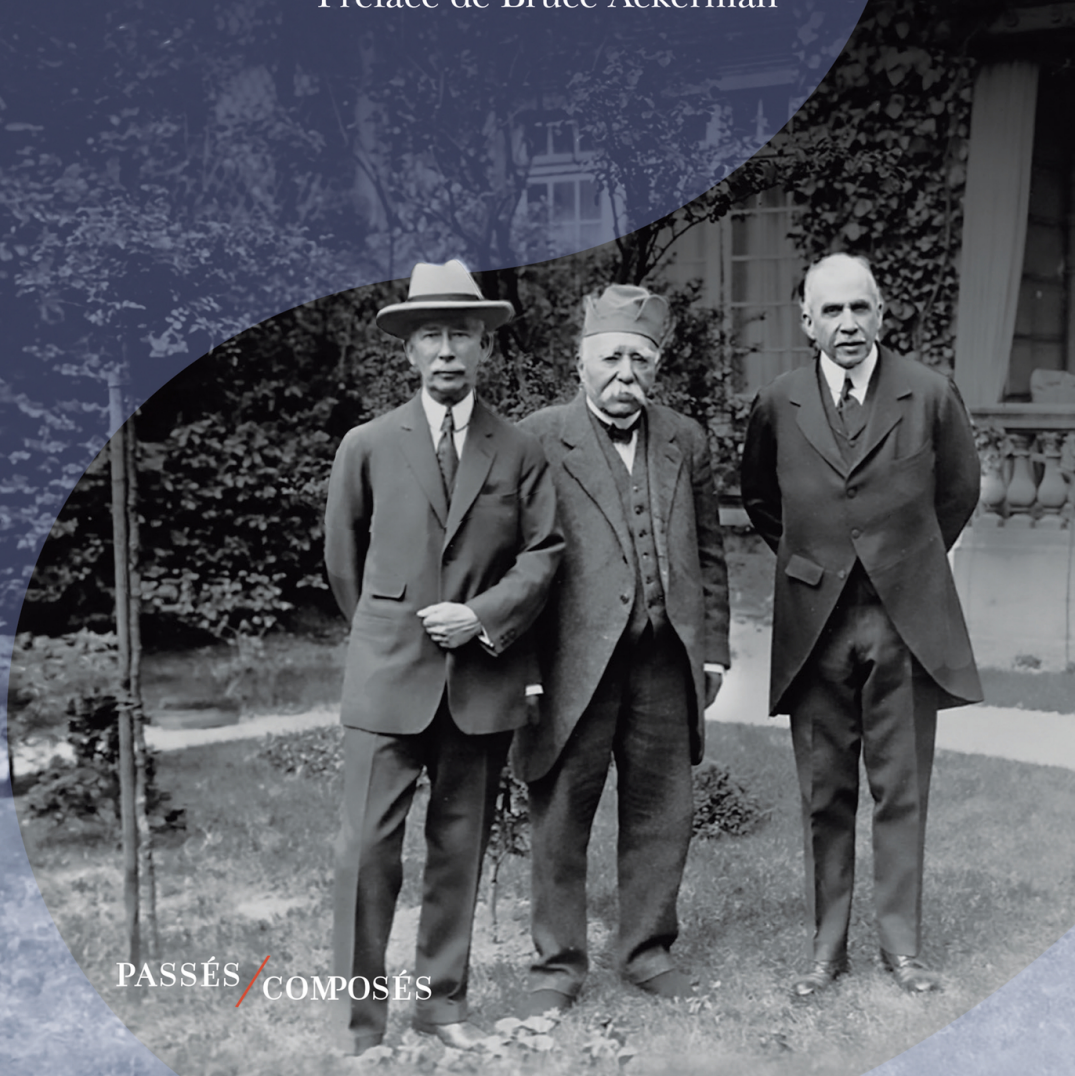


Georges Clemenceau Lettres d'Amérique

Présentées par Patrick Weil et Thomas Macé

Préface de Bruce Ackerman



PASSÉS / COMPOSÉS

Clemenceau

Patrick Weil et Thomas Macé

Clemenceau

LETTRES D'AMÉRIQUE

Préface de Bruce Ackerman

PASSÉS/COMPOSÉS

ISBN : 978-2-3793-3336-1

Dépôt légal – 1^{re} édition : 2020, août

© Passés composés / Humensis, 2020

170 bis, boulevard du Montparnasse, 75680 Paris cedex 14

Le code de la propriété intellectuelle n'autorise que « les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » (article L 122-5) ; il autorise également les courtes citations effectuées pour un but d'exemple ou d'illustration. En revanche, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (article L 122-4). La loi 95-4 du 3 janvier 1994 a confié au CFC (Centre français de l'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris), l'exclusivité de la gestion du droit de reprographie. Toute photocopie d'œuvres protégées, exécutée sans son accord préalable, constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Préface

Clemenceau contre Tocqueville : Démocratie en Amérique ?

Quand Alexis de Tocqueville arrive en Amérique en 1831, il se pose *la* question évidente : pourquoi la Révolution a-t-elle échoué en France et réussi aux États-Unis ? Il rejette pourtant la réponse évidente, celle qu'il était dans l'intérêt de la France – et des autres grandes monarchies européennes – de venir en aide aux Américains, car leur indépendance affaiblirait sérieusement l'interventionnisme britannique dans les affaires du continent européen. Ce fut précisément la raison pour laquelle la flotte française intervint à Yorktown en faveur de la cause révolutionnaire américaine. Sans l'amiral de Grasse, les miliciens volontaires de George Washington auraient été écrasés par l'armée britannique, composée de troupes professionnelles et disciplinées, et le roi George III aurait continué à régner sur l'étroite bande de territoire américain alors habitée par des colons anglophones.

Lorsque ces Anglais finalement libérés se réunirent à Philadelphie en 1787 pour construire leur république constitutionnelle, ils étaient loin de disposer des capacités militaires et économiques nécessaires pour venir en aide à leurs camarades révolutionnaires français après la prise de la Bastille le 14 juillet 1789. Dramatisée par la fuite de Louis XVI à Varennes et ses conséquences, la perspective d'une France républicaine représentait un danger clair et immédiat pour l'ensemble de l'ordre monarchique continental. Le sort des initiatives constitutionnelles françaises de 1789, 1791, 1793 et 1795 fut donc déterminé sur le champ de bataille, et nulle part ailleurs.

À l'inverse, le succès de l'expérience de la Convention de Philadelphie en matière de gouvernement républicain fut déterminé par le résultat de deux décennies d'élections âprement disputées entre 1787 et 1815. Ce n'est qu'après la défaite de Napoléon à Waterloo que l'ordre constitutionnel américain proclamé à Philadelphie fut finalement stabilisé, au cours de l'*Era of Good Feeling* inaugurée par la présidence de James Monroe¹.

Lorsque Tocqueville voyage aux États-Unis en 1831, une décennie de paix, de prospérité et de légitimité constitutionnelle a donc succédé aux luttes polarisantes des deux premières décennies américaines. Plutôt que de souligner la nouveauté de cette situation apaisée, Tocqueville la considéra comme allant de soi et se demanda pourquoi elle différerait si radicalement des bouleversements qui n'avaient cessé de se poursuivre en France, encore après Waterloo. Sa célèbre réponse mit en contraste le caractère hautement centralisé du gouvernement post-napoléonien en France avec l'ordre constitutionnel décentralisé qui prévalait en Amérique. D'un côté, une élite parisienne imposait sa volonté à la nation ; de l'autre, aucune action d'envergure ne pouvait aboutir à Washington DC sans le large soutien d'États fédérés dont les intérêts économiques et les engagements idéologiques étaient chacun fort différents. En pratique, un tel consensus ne pouvait se produire sans la participation d'une multitude de groupes de la société civile engagés aux niveaux local, régional et national. Ce fut le rôle décisif de ces groupes d'intérêt qui, « de la base au sommet » selon Tocqueville, constitua la caractéristique essentielle de la *Démocratie en Amérique*. Cette thèse eut, dès la publication du livre, un impact profond sur la pensée politique des deux côtés de l'Atlantique.

Trente ans plus tard exactement, Georges Clemenceau débarquait à New York pour se confronter à une réalité très peu tocquevillienne. L'Amérique sortait de la guerre de Sécession, le conflit le plus sanglant du monde occidental

Préface

entre 1815 et 1914. Washington DC n'était plus le théâtre d'une politique de consensus ascendant harmonieux. Elle offrait le spectacle de l'effort passionné des républicains radicaux au Congrès pour obtenir un large soutien populaire à une reconstruction constitutionnelle de l'Union de grande envergure. Pour eux, vouloir faire moins qu'une radicale transformation aurait été une trahison du demi-million de soldats de l'Union morts en combattant pour faire de la proclamation d'émancipation de Lincoln une réalité de l'après-guerre. Ces objectifs des radicaux étaient cependant, par principe, rejetés par une large coalition de conservateurs, qui constituaient également une force formidable dans la capitale de la nation et dans le pays en général.

Arrivé aux États-Unis immédiatement après ses études de médecine, Clemenceau, 23 ans, interrompt son parcours professionnel aux fins de travailler comme journaliste pour *Le Temps*. Très rapidement, il soumit au journal des articles réguliers qui analysaient pour un public français cette grande lutte entre principes fondamentaux, anti-tocquevillienne, qui se déroulait alors à Washington. Comme il le comprit très justement, Lincoln avait fait sa grande proclamation d'émancipation en 1862 unilatéralement, en sa qualité de commandant en chef, en pleine guerre. Néanmoins, à plus long terme, il n'avait aucune intention d'imposer une forme radicale d'émancipation des Noirs, par la force, si l'Union finissait par gagner sur le champ de bataille. « Avec malveillance envers personne, avec charité pour tous. » Comme il l'indiquait clairement dans le discours inaugural de son deuxième mandat, Lincoln était déterminé à « panser les plaies de la nation » en permettant aux rebelles du Sud de revenir dans l'Union sans humiliation. En conséquence, il avait clairement fait savoir qu'il n'insisterait que sur une forme d'émancipation extrêmement limitée avant de permettre aux États du Sud d'obtenir leur réadmission dans l'Union. Les rebelles vaincus auraient pu continuer à monopoliser

les guildes, c'est-à-dire les franchises professionnelles, et ne pas être obligés d'accorder le droit de vote à leurs anciens esclaves. Ils n'auraient pas non plus été obligés de redistribuer aux esclaves libérés la terre qu'ils avaient labourée pendant des siècles pour enrichir leurs maîtres. En réalité, Lincoln n'eut même pas l'envie d'insister pour que les Noirs se voient garanti le droit de quitter leurs anciennes plantations et de commencer une nouvelle vie en tant qu'hommes et femmes libres².

Nous ne saurons jamais, bien sûr, si Lincoln se serait éloigné de cette politique de large accommodement qu'il avait promise aux rebelles défaits s'il avait échappé à l'assassinat. Clemenceau n'aborde pas cette question, puisqu'il commence ses articles au moment où Andrew Johnson entre à la Maison-Blanche après la mort de Lincoln. Pourtant, il reconnaît que Johnson donne tous les signes d'une confirmation, et non d'une trahison, des principes accommodants de son prédécesseur.

Mais il souligne également, à juste titre, un deuxième point essentiel. Lincoln était un maître en politique, tandis que Johnson manque dramatiquement de ses qualités d'homme d'État. Il poursuit une politique accommodante à l'égard du Sud, celle annoncée par Lincoln, avec une détermination à toute épreuve, tout en dénonçant ses opposants comme des opportunistes avides de pouvoir. Comme le montre Clemenceau, cela ne sert qu'à lui aliéner un large éventail de républicains du Nord et à détacher les Noirs du Sud de cette politique accommodante. Des dizaines de millions d'Américains attachés à l'Union – les unionistes – se tournent alors vers les dirigeants républicains au Congrès pour faire prévaloir une vision plus radicale de la reconstruction, absente chez Johnson. Le président se tourne en réaction de plus en plus vers les Blancs du Sud et leurs alliés du Nord pour obtenir leur soutien.

Le récit fait par Clemenceau de l'escalade de ce conflit politique reste une ressource inestimable pour les lecteurs

Préface

du xxi^e siècle. Les journaux américains contiennent des récits des mêmes événements, mais ils sont surchargés de petits détails sur les affrontements partisans quotidiens. En revanche, Clemenceau ne rend compte au public français que sur une base hebdomadaire ou bihebdomadaire. Son objectif est de fournir aux lecteurs du *Temps* ce dont nous avons exactement besoin aujourd'hui : une série d'analyses courtes et incisives de la confrontation en cours. Cet affrontement, l'un des plus importants de toute l'histoire des États-Unis, porte sur l'identité constitutionnelle de la République.

Il est vrai, bien sûr, que des générations de juristes, de politologues et d'historiens ont également offert des comptes rendus savants de cette grande bataille. Les principales écoles de pensée académiques ont largement différé au cours des cent cinquante dernières années³. Néanmoins, les rapports de Clemenceau ont un avantage inestimable sur tous les autres. Bien que les plus grands universitaires continuent de débattre et de diverger, ils reconnaissent tous un point fondamental : malgré le triomphe des radicaux républicains, avec la promulgation du 14^e amendement, ce sont les rebelles blancs du Sud qui ont finalement réussi à faire échouer complètement la revendication de « protection égale » de tous les citoyens américains, la renvoyant au siècle suivant. En conséquence, ils ont considéré la victoire à court terme des radicaux avec un grand scepticisme et tenté d'expliquer pourquoi et comment elle provoqua un retour de bâton si dramatique durant les décennies qui suivirent.

C'est ici que Clemenceau offre un point de vue radicalement différent. Sa mission journalistique s'achève au début de 1869, lorsque le triomphe des radicaux atteint son apogée. Non seulement le Congrès prend une série de mesures sans précédent, y compris l'utilisation de la force militaire, pour obtenir la promulgation du 14^e amendement. Non seulement les radicaux ont écrasé l'opposition de principe

de Johnson à leur agressive intervention dans les affaires du Sud, mais ils sont à un seul vote au Sénat de le déclarer coupable lors de son procès en *impeachment*, après qu'il a été mis en accusation par la Chambre des représentants. Plus important encore, le Congrès a vu les électeurs ratifier ses décisions radicales, avec l'élection en novembre 1868 du général Ulysses S. Grant, illustre commandant de la guerre de Sécession, plutôt qu'un candidat démocrate plus favorable aux principes d'inclusion de Johnson. Lors de son entrée en fonction en 1869, Grant offre toutes les indications qu'il soutiendra d'autres mesures radicales visant à garantir l'égalité sociale et politique des Noirs américains.

Clemenceau rend compte de tous ces événements avec une perspicacité particulière. Il perçoit bien que la poussée radicale pour l'égalité réelle entre 1865 et 1869 a provoqué une intensification de l'opposition des conservateurs, mobilisée à plusieurs reprises. Plutôt que de regarder ce contrecoup avec anxiété, il considère qu'il eût été naïf de s'attendre à autre chose. Après tout, le peuple américain était confronté à une question qui allait déterminer son destin constitutionnel pour longtemps. Il était juste et approprié que le président et le Congrès présentent à leurs concitoyens des alternatives de principes. Et il eût été idiot de s'attendre à ce qu'ils votent tous de la même façon lorsqu'ils se rendirent aux urnes.

C'est le moment où Clemenceau rompt de manière décisive avec Tocqueville. Non seulement il fournit une brillante analyse d'une forme très différente de la *Démocratie en Amérique*, mais il la poursuit en félicitant les radicaux pour leur refus d'accepter toute forme de compromis. Son héros est Thaddeus Stevens, le *leader* des radicaux à la Chambre des représentants :

« Thaddeus Stevens, brisé par l'âge et par la maladie, loin de prendre peur, s'est déclaré en faveur de mesures plus radicales que jamais. [...] Bien que noté comme un homme de vues extrêmes, M. Stevens est encore ennemi

Préface

redoutable pour les anciens esclavagistes : ce qu'il dit, il le fait, toujours et quand même, à travers tous les obstacles, et sans jamais accepter de compromis. Son horizon est borné, mais il voit distinctement ce qu'il voit. Aussi il sait toujours où il veut aller, et il y va. »

L'engagement absolu de Stevens pour l'égalité raciale s'est autant exprimé dans sa vie privée que publique. Il maintint une relation amoureuse avec sa femme de ménage noire qui dura vingt ans et ne prit fin qu'avec sa mort en 1868. Ce défi de l'amour au tabou du mélange racial, si profondément enraciné, provoqua, comme on pouvait s'y attendre, une dénonciation sans fin par les racistes de tout le pays. Néanmoins, Stevens tint bon, tout comme la légion de ses soutiens, ce qui ne fut pas moins important. Ils comprenaient Clemenceau. Lorsqu'il apprend la mort de Stevens en 1869, il publie une lettre pour pleurer la disparition d'un homme qui a consacré « toute sa vie à une idée, et qui l'a défendue jusqu'à son triomphe ». Cela devait suffire à justifier toute la vie d'un homme, quand la cause à laquelle il avait consacré sa vie et son âme était celle de la justice.

Clemenceau n'a pas encore 27 ans lorsqu'il publie ce dernier hommage. Ensuite, à mon avis, l'exemple de Stevens l'a inspiré tout le reste de sa vie. En s'élevant soudainement au rang de célébrité dans l'affaire Dreyfus, il n'a pas utilisé *J'accuse* comme un véhicule commode pour acquérir le pouvoir dans la politique ordinaire de la Troisième République. Au contraire, comme Stevens, il a été un éloquent porte-parole de ses propres idéaux et a attendu pendant des décennies que ses concitoyens soient prêts à le suivre. Plus remarquable encore, il ne s'est pas accroché au pouvoir comme un politicien ordinaire, en faisant du sur-place et en traitant avec ses partenaires de la coalition. Au lieu de cela, il a démissionné deux fois plutôt que de compromettre ses principes.

En disant cela, je ne suggère pas que je trouve les principes de Clemenceau aussi admirables que ceux de Stevens.

Il est certain que ses courageuses dénonciations de l'antisémitisme et du colonialisme, ainsi que sa remarquable défense de la liberté de conscience continuent de servir d'inspiration au *xxi*^e siècle. Mais son opposition – en apparence toute de principe – à l'Allemagne, tant avant qu'après la Première Guerre mondiale, n'a-t-elle pas préparé le terrain pour un bain de sang encore plus tragique vingt-cinq ans plus tard ? Néanmoins, à 78 ans, Clemenceau aurait-il approuvé le traité trop punitif de Versailles s'il n'avait pas rencontré Stevens à 24 ans ?

La question me suggère d'ajouter une dimension personnelle au contraste que je développe entre Clemenceau et Tocqueville. Rappelons que c'est l'amère déception de ce dernier face à la politique française qui l'a poussé à se rendre en Amérique pour trouver une solution au problème de la démocratie, solution qu'il n'a pu faire fructifier en France. Dans le cas de Clemenceau, se confronter avec la démocratie américaine, et son héros Stevens, le conduisit à adopter une politique de principe qui eut un grand impact sur le cours de la démocratie en France. Au moment où j'écris ces lignes, l'Amérique a une fois de plus désespérément besoin d'un Stevens, d'un Clemenceau ou d'un Martin Luther King. Ce sont seulement ces hommes et ces femmes qui résisteront aux prétentions autoritaires du président Trump, et qui conduiront les Américains du *xxi*^e siècle vers un engagement renouvelé en faveur de la démocratie et de la justice sociale. J'en appelle à mes amis d'outre-Atlantique pour toute l'aide éventuelle qu'ils pourraient nous apporter.

Bruce Ackerman

Introduction

Clemenceau l'Américain

Le 28 septembre 1865, le steamer l'*Etna* de la Gunman Line arrive en baie de New York en provenance de Liverpool. Débarque au *Pier 44* un jeune médecin français de 24 ans, Georges Clemenceau, sans objectif précis. Il restera finalement aux États-Unis quatre années. Quatre années durant lesquelles il est « notre correspondant aux États-Unis » pour le journal *Le Temps*. Les 100 articles qu'il publie alors ont été jugés si remarquables par les Américains qu'ils ont été, en 1928, pour 74 d'entre eux, traduits en anglais et publiés¹. *American Reconstruction 1865-1870 and the impeachment of President Johnson* devient immédiatement une référence pour les historiens américains de la *Reconstruction* et le reste jusqu'à aujourd'hui comme le montre la remarquable préface que le professeur Bruce Ackerman a accepté de donner à cet ouvrage². Pour la première fois, ces 100 articles de Clemenceau sont rassemblés et mis à la disposition des lecteurs en français – leur langue d'origine – et dans leur intégralité³.

Pourquoi, à 24 ans, Georges Clemenceau a-t-il décidé de s'expatrier ? Les multiples raisons avancées se combinent probablement : une déception amoureuse⁴ – Hortense Kestner, belle-sœur de son ami Auguste Scheurer-Kestner, aurait refusé sa demande en mariage (Georges écrit en effet à Auguste le 10 février 1865 : « Vous savez pourquoi je pars [en Amérique]. Que me demandez-vous de plus ? Ce que je vais faire. Mais je n'en sais rien. Je pars, voilà tout. Le hasard fera le reste, peut-être chirurgien dans l'armée

fédérale, peut-être autre chose, peut-être rien »). Au désir d'aventure dans un pays de langue anglaise – qu'il maîtrise parfaitement⁵ – vient s'ajouter le fait que l'Amérique est une démocratie et une république, y aller est donc aussi un choix politique.

Car Georges Clemenceau est un républicain libéral et militant qui aspire à la liberté. En 1862, à l'âge de 21 ans, il a été emprisonné pendant quatre mois à la prison de Mazas pour avoir apposé à la Bastille des affiches appelant à une grande manifestation pour le 24 février, à l'occasion du quatorzième anniversaire de la proclamation de la Deuxième République en 1848. Il est le digne héritier de son père, qui avant lui, en 1858, avait souffert d'une condamnation à la transportation en Algérie en raison de son activisme pendant et après les révolutions de 1830 et 1848⁶. Lui et sa famille n'avaient ensuite cessé d'afficher leurs opinions républicaines et contestatrices et étaient restés étroitement surveillés par la police impériale. Georges rêvait d'une république française et, comme nombre de libéraux mais aussi de socialistes ou d'exilés de 1848 avant lui, désirait arpenter le Nouveau Monde pour y découvrir et y étudier la démocratie et la liberté à l'œuvre⁷ : « Je sentais que la démocratie allait avoir son heure chez nous. J'ai dit à mon père : "Je voudrais aller voir comment elle fonctionne là-bas." Il m'a dit : "Va⁸ !" »

L'assassinat de Lincoln en avril 1865 aussi l'a marqué. À son annonce, 1 200 étudiants de Paris s'étaient rassemblés en cortège pour porter jusqu'à l'ambassade des États-Unis une motion de sympathie. La police de l'Empire tenta de les en empêcher, mais Clemenceau fit partie d'un petit groupe qui parvint à rejoindre l'ambassade et à y donner lecture au représentant américain d'une adresse des écoles qui disait notamment : « Nous pleurons dans le président Lincoln un concitoyen... ; car nous tenons pour nôtre toute contrée où l'homme est libre ou se bat pour le devenir. Nous sommes les concitoyens de John Brown, d'Abraham

Introduction

Lincoln, et de M. Seward. Nous les jeunes, à qui l'avenir appartient, devons avoir le courage de fonder une vraie démocratie ; et nous aurons à regarder au-delà de l'Océan pour apprendre comment un peuple qui s'est rendu libre peut conserver sa liberté. » Et le message se terminait ainsi : « Le président de la République est mort, mais la République elle-même vivra à jamais⁹. » Après l'émotion, Clemenceau avait peut-être aussi ressenti comme une urgence de le vérifier.

Avant son départ pour l'Amérique, Clemenceau se rendit d'abord à Londres avec son père. Ce fut l'occasion pour le jeune médecin positiviste de rencontrer deux philosophes, Herbert Spencer et John Stuart Mill¹⁰. Ce dernier lui proposa de faire la traduction en français de son ouvrage *La Philosophie positive d'Auguste Comte* et il accepta. Puis il s'embarqua pour les États-Unis accompagné d'un ami, le docteur Dourlen. À New York, ils partagent une chambre dans Greenwich Village près de Washington Square avant que Dourlen ne reparte, rapidement, vers la France¹¹.

Pour Clemenceau, en revanche, l'immersion américaine est immédiate et totale. Son père Benjamin subvient d'abord à ses besoins, ce qui lui laisse tout le loisir de découvrir New York. Marcheur infatigable, il se sent vite chez lui dans les quartiers du sud de Manhattan *Downtown*¹². Il côtoie peu ses compatriotes, excepté le libraire « M. Louis » avec qui il se lie¹³. Vif, intrépide, élégant cavalier, il se fait très vite une réputation dans les lieux de prédilection et les quartiers généraux du New York artistique et journalistique, jouant sur l'image romantique de l'exilé français en mal de liberté¹⁴. Clemenceau se sent à l'aise, sa maîtrise de la langue est excellente ; il dîne régulièrement à *Pfaff*, une brasserie de Broadway, épicerie du milieu culturel new-yorkais où se réunissent les intellectuels en vogue¹⁵, fréquente l'*Union League Club*¹⁶, *Tammany Hall*¹⁷ et les bibliothèques : l'Astor Library à laquelle il dédicace un exemplaire de sa thèse et le Cooper Institute. Clemenceau

a aussi retrouvé des relations américaines qu'il s'était faites à Paris, notamment le critique dramatique du *New York Tribune* Edward Howard House¹⁸, qui lui présente son rédacteur en chef, l'éminent journaliste Horace Greeley¹⁹. Clemenceau voit très vite en lui « le type parfait du journalisme politique, entreprenant et propre, combattant de l'éducation et de l'information éclairée du peuple, ferme avocat de principes bien définis²⁰ ». C'est le temps passé aux côtés de Greeley au *New York Tribune* qui le pousse à écrire quotidiennement, sans relâche, bref à devenir journaliste. Depuis quelque temps, le jeune homme envoyait des courriers au *Temps* dans l'espoir de les voir publier et de gagner ainsi un peu d'argent. Grâce à l'entremise de son ami Jean-Antoine Lafont, rédacteur au *Temps*, il devient finalement pour ce journal « Notre correspondant de New York ».

En 1865, l'opposition républicaine à la politique autoritaire de Napoléon III se contente de trois journaux : *Le Courrier français*, *Le Journal du commerce* et *Le Temps* lancé le 25 avril 1861 par Auguste Nefftzer, ancien rédacteur de *La Presse*. *Le Temps* « se caractérise par la qualité de son information étrangère grâce à ses correspondants dans les principaux centres politiques de l'Europe et du monde²¹ ». Georges Clemenceau est l'un d'eux au même titre que Louis Blanc qui y chronique depuis Londres. Le quotidien s'adresse en grande partie à une population instruite, aux milieux bourgeois. Dans son programme éditorial déroulé dans le premier numéro du 24 avril 1861, *Le Temps* défend son objectif de « ne rien négliger pour donner la vérité sur les faits », et de servir « les intérêts de l'industrie nationale » en publiant « les renseignements les plus prompts et les plus authentiques sur les industries étrangères ». De ligne également démocrate, le journal entend accompagner le développement du suffrage universel, concevant sa « mission » comme tout à fait générale et d'éducation politique. L'idéal auquel doit

Introduction

tendre le quotidien s'énonce ainsi : « Que tous acquièrent une égale conscience de leurs droits et de leurs devoirs, et qu'ils arrivent à se prononcer sur les affaires publiques avec la compétence absolue des jurés. » Son tirage passe de 3 000 exemplaires en 1861 à 11 000 en 1869 et 22 000 en 1880.

La véritable vie active de Clemenceau commence dès lors, sa collaboration au *Temps* concentrant l'essentiel de son activité. Au départ, c'était à la lumière de la méthode positiviste qu'il avait voulu étudier l'Amérique²², c'est finalement l'observation quotidienne de la vie politique américaine qui va nourrir ses *Lettres des États-Unis*. Ces *Lettres* ne sont pas envoyées avec régularité, d'abord parce que le rythme de leur écriture est scandé d'allers-retours ponctuels en France, ensuite et surtout parce que Clemenceau sélectionne les sujets qu'il souhaite traiter selon l'importance qu'il leur donne²³. Il voyage aussi, dans le Sud en Virginie ou dans l'Ohio. Surtout, il se déplace régulièrement à Washington pour assister aux séances publiques du Congrès, se rend aux *meetings* et *Conventions* démocrates ou républicains, côtoie sénateurs, représentants, membres du cabinet présidentiel. Il rencontre même, aux *Army Headquarters*, Ulysses S. Grant, le célèbre général des armées du Nord candidat républicain à la présidentielle de 1868 qui l'impressionne par sa détermination. L'un de ces grands personnages, Edwin Stanton, le ministre de la Guerre du défunt Lincoln, devient son ami. Clemenceau le décrira cinquante ans plus tard, le 22 avril 1917, dans un éditorial de *L'Homme enchaîné* intitulé « Crédit » : « Il était avocat, de l'espèce devenue introuvable, de ceux qui ne parlent pas. Aux journalistes qui se présentaient pour l'interviewer, il répondait oui, ou non, ou rien. Et le plus beau est qu'ils s'en allaient contents, car venus pour extraire d'un fonctionnaire supérieur des sons dont ils pussent faire de la copie, ils revenaient stupéfaits d'avoir rencontré un homme d'une volonté de fer, dans le silence d'un marteau-pilon. »

Georges se plaît à New York, mais les dettes qu'il a laissées en France restent un sujet de préoccupation, l'objet prépondérant de sa correspondance personnelle avec sa mère. Clemenceau a d'abord vécu sur l'argent que lui envoyait son père, mais ce dernier a mis rapidement fin à son soutien car il voulait avant tout que son fils reprenne au plus vite son cabinet nantais. Pour subvenir à ses dépenses, Clemenceau emprunte des sommes importantes à son ami et confident Gustave Jourdan, qui l'enjoint néanmoins à améliorer rapidement sa situation²⁴. Il décide alors de rentrer au début de l'été 1866 pour régler définitivement ses affaires. Puis, Clemenceau retourne vite aux États-Unis, et quelques mois plus tard un deuxième emploi vient définitivement stabiliser sa situation financière. Appuyé par un « jeune et brillant avocat qu'il avait connu à Paris » pendant ses études, Eugene Bush, il devient en 1867 enseignant de français et d'équitation dans un lycée de jeunes filles à Stamford, dans le Connecticut²⁵. Il y enseigne pendant deux ans.

À partir de l'automne 1867, Clemenceau dispose donc de deux solides sources de revenus qui lui permettent de continuer à vaquer à ses occupations habituelles : dîners mondains avec ses relations américaines, travail nocturne à la bibliothèque et voyages ponctuels dans le Sud. Il s'est aussi épris d'une de ses élèves, Mary Plummer. Le mariage est envisagé dès le printemps 1868. Mais la famille de Mary exige un mariage religieux que Clemenceau refuse.

Le 27 juin 1868, il quitte à nouveau New York. Il s'embarque à bord du paquebot *Ville de Paris* et arrive en France le 11 juillet. Le retour lui est désagréable, il ne va pas bien. Il écrit à son ami Scheurer-Kestner le 27 juillet : « Tout cela grouille à en perdre la tête. Il apparaît d'ailleurs que je suis devenu fou en Amérique car je ne comprends plus rien ni personne. [...] Et l'Amérique ? demande Auguste Scheurer-Kestner, ne comptez-vous pas y retourner ? Oui mon cher, si je le puis, dans un an ou deux²⁶. » Il reviendra en fait